

ANTHROPEN

Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain

IRAN

Bromberger, Christian

Institut d'ethnologie méditerranéenne et comparative, France

Date de publication : 2019-04-24

DOI: <https://doi.org/10.17184/eac.anthropen.108>

[Voir d'autres entrées dans le dictionnaire](#)

Entre les mondes arabe (Irak, États du Golfe), turc (Turquie, Azerbaïjan, Turkmenistan) et européen (par la trouée du Caucase et de la mer Caspienne), l'Iran forme un ensemble distinct dont la population est fortement attachée à sa spécificité. Cette forte originalité au sein du Moyen-Orient, les Iraniens la doivent à leurs origines symbolisées par leur langue, le persan, une langue indo-européenne, à la doctrine religieuse qu'ils professent en majorité, le chiisme, qui s'oppose au principal courant de l'islam, le sunnisme, enfin, paradoxalement, à leur forte occidentalisation due à un courant d'échanges continus depuis la fin du XIXe siècle et que n'a pas interrompu la révolution islamique. Ces trois constituants de l'identité iranienne sont contrebalancés par des facteurs de division de la société, plus ou moins accusés selon les époques.

Le premier constituant de l'identité iranienne, revendiquée par la population, c'est l'ancrage du pays dans une histoire plurimillénaire, la conscience d'appartenir à un des plus anciens États du monde, de la continuité d'une civilisation qui a su assimiler les envahisseurs successifs. Les Iraniens sont d'origine aryenne. *Irân-vej*, en langue pehlevi, l'ancienne langue iranienne parlée sous les Sassanides (224-651 ap. J.-C.), c'est le pays des Aryens. Les occidentaux ont préféré, à travers l'histoire, le nom qu'avaient donné les Grecs au pays, « Perse », du nom de la grande tribu qui avait fondé l'Empire achéménide au VIe siècle avant J.-C. Diplomates et voyageurs utilisèrent le mot « Perse » jusqu'en 1935, quand l'empereur Reza Chah imposa le nom officiel d'Iran, déjà utilisé dans la population, et récusait le nom de Perse qui connotait des légendes anciennes et ancrant le pays dans un passé folklorique. Encore aujourd'hui les occidentaux ont tendance à utiliser « Perse » quand ils se réfèrent à des aspects valorisants (archéologie, cuisine, poésie...), réservant « Iran » pour évoquer des thématiques plus inquiétantes (Révolution, terrorisme).

Venus des steppes froides d'Asie intérieure, les Iraniens sont, à l'origine, des nomades indo-européens qui se sont fixés, aux IIe et au Ier millénaires avant J.-C sur

le haut plateau (entre 800 et 1 000 mètres) entouré de montagnes qui constitue la majeure partie de l'actuel Iran. Le genre de vie qui a dominé jusqu'aux invasions turco-mongoles (XIe-XIIIe siècles) était celui d'agriculteurs sédentaires pratiquant de courts déplacements pastoraux à l'intérieur des vallées. Les invasions médiévales ont entraîné la « bédouinisation » (X. de Planhol) de populations jusque-là sédentaires, si bien que l'Iran est devenu le plus grand foyer mondial de pastoralisme nomade. Ces bouleversements au fil de l'histoire, précédés par la conquête arabe au VIIe siècle, n'ont pas fait disparaître pour autant la langue persane ni fait refluer un folklore spécifiquement iranien. La nouvelle année (*noruz*) que célèbre la population est une année solaire qui débute à l'équinoxe de printemps et compte 365 jours. La vie en Iran est ainsi rythmée par deux calendriers antagonistes, le calendrier solaire pour le quotidien et le calendrier lunaire musulman pour les cérémonies religieuses. *Noruz* est aussi fêté dans les anciennes possessions et l'aire d'influence de l'Iran (*sarzamin-e Iran* : le « territoire » de l'Iran, *Iran-e bozorg* : le grand Iran) où le persan, sous l'appellation *dari* en Afghanistan et *tajik* au Tadjikistan, est une langue officielle.

La prise en considération de l'unité et du fort sentiment national iraniens ne doit pas masquer l'hétérogénéité et les facteurs de division au sein du pays, en commençant par la diversité ethnolinguistique. Si environ 85% de la population parle le persan, ce n'est la langue maternelle que de 50% des locuteurs. D'importantes minorités occupent les marges du pays : au nord-ouest, les Turcs azeri, qui forment environ 20% de la population iranienne ; à l'ouest les Kurdes ; au sud, des Arabes ; au sud-est les Baloutches. Cette diversité ethnolinguistique se double d'une diversité religieuse, chez les Baloutches, une partie des Kurdes et une partie des Arabes qui sont sunnites. Les revendications identitaires de ces minorités se déclinent avec une intensité très variable, se bornant tantôt à des manifestations culturelles, prenant parfois un tour plus politique avec des demandes d'autonomie ou encore s'accompagnant d'actions violentes (au Baloutchistan et dans une moindre mesure au Kurdistan). S'ajoutent à ces différences culturelles et à ces revendications identitaires de forts contrastes en matière de genre de vie. La vie paysanne, en net déclin (on ne compte plus que 26% de population rurale selon le recensement de 2016), se caractérise par de fortes traditions communautaires, notamment pour la gestion de l'eau amenée traditionnellement des piémonts par des galeries drainantes souterraines (les *qanât*). Les pasteurs nomades forment de grandes tribus (tels, au sud de l'Iran, les Bakhtyâri et les Qashqa'i) qui se singularisent par rapport aux Bédouins des déserts du Moyen-Orient par les traits suivants : il s'agit d'un nomadisme montagnard menant les pasteurs et leurs troupeaux des plaines vers les sommets au printemps et inversement à l'automne ; les tribus regroupent des centaines de milliers d'individus soumis à des « chefferies centralisées » (J.-P. Digard) et ont formé des États dans l'État rigoureusement hiérarchisés. Mais c'est le mode de vie urbain qui est depuis une quarantaine d'années majoritaire. La ville avec son bazar, sa grande mosquée et ses services est particulièrement valorisée. La population de Téhéran (9 millions d'habitants) et de son agglomération (15 millions) a crû considérablement depuis le début du XXe siècle (environ 200 000 habitants en 1900). Banlieues et cités périphériques regroupent des « paysans dépaysannés » (P. Vieille) (pour un exemple de ces cités périphériques voir S. Parsapajouh). La ville elle-même est fortement stratifiée socialement. Ainsi, à Téhéran, s'opposent un nord riche où réside une bourgeoisie occidentalisée et les quartiers populaires et pauvres du sud de la ville.

Le second constituant de l'identité iranienne, c'est le chiisme. Ce courant religieux remonte aux premiers temps de l'islam quand il fallut choisir un successeur au prophète. Les chiites, contrairement aux sunnites, optèrent pour le principe généalogique et choisirent pour diriger la communauté le gendre et cousin de Mohammed, Ali (*shi'a* signifie partisan – de Ali). Selon les dogmes du chiisme duodécimain, la version du chiisme dominante en Iran, seuls les 12 imams (Ali et ses descendants) ont pu exercer un pouvoir juste et légitime. Le douzième imam a disparu en 874 et dans l'attente de la parousie de cet « imam caché » toute forme de gouvernement est nécessairement imparfaite. Ce dogme prédispose à une vision critique du pouvoir. Au cours de l'histoire, certains ont préféré cultiver de l'indifférence à l'égard de la vie politique et se réfugier dans la spiritualité, d'autres, au contraire, faisant fond sur les virtualités contestataires du chiisme, ont prôné une opposition au pouvoir, voire un gouvernement dirigé par les clercs, comme l'ayatollah Khomeyni et ses partisans le firent lors de la révolution islamique (1979-1980) – ce qui est une innovation dans le chiisme duodécimain. La constitution de la République islamique a entériné cette position doctrinale en institutionnalisant le *velayat-e faqih* « la souveraineté du docte ». C'est lui, le « guide », qui exerce le pouvoir suprême et auquel sont subordonnés le président de la République et le gouvernement.

Un autre trait original du chiisme duodécimain est l'exaltation du martyr ; celle-ci trouve son origine dans l'« histoire-mythe » de la passion du troisième imam, Hoseyn, tué, avec la plupart des membres de sa famille, dans des circonstances atroces par les troupes du calife omeyyade (sunnite), Yazid, en 680 à Kerbala, dans l'actuel Irak. La commémoration de ce supplice s'exprime à travers des rituels dolorisants qui atteignent leur paroxysme le 10 *moharram* (premier mois de l'année musulmane), jour de *achoura* (anniversaire de la mort de Hoseyn) : processions de pénitents se flagellant, prônes, cantiques et mystères rappellent ce drame. Cette tradition martyriste et les rituels qui lui correspondent sont un véritable ciment de la culture populaire. Le mythe de Kerbala, opposant bourreaux et victimes, exaltant le sacrifice de soi, a été, dans l'histoire de l'Iran moderne et singulièrement lors de la révolution islamique, une grille de lecture de la réalité socio-politique et un modèle d'action pour la lutte.

Un troisième composant de l'identité iranienne, c'est l'occidentalisation, entretenue par une diaspora de deux à trois millions d'individus installés, pour la plupart, aux États-Unis. Le sport est l'un des éléments révélateurs les plus vifs de cette occidentalisation, voire de la mondialisation de la société iranienne. Le sport traditionnel en Iran, c'est la lutte qui s'adosse à la pratique coutumière du *zourkhane* (littéralement maison de force) où l'on s'adonne, dans un cadre de sociabilité conviviale, à divers exercices athlétiques. Or, aujourd'hui, le football détrône la lutte ; des joueurs sont recrutés par des clubs européens, des entraîneurs étrangers sont appelés à diriger l'équipe nationale qui brille dans les compétitions internationales et suscite un engouement sans pareil. Des revendications s'expriment dans les stades ou autour des matchs de football. Il en est ainsi des revendications féminines. Contraintes à une tenue stricte, soumises à des inégalités de droits (en matière d'héritage, de divorce, de voyage, etc.), les femmes sont aussi interdites dans les stades où se déroulent des compétitions d'hommes, en particulier lors des matchs de football. La contestation de cette interdiction est devenue un *leitmotiv* des revendications féminines et à chaque grand match des femmes tentent de s'introduire

dans le stade. Le football est sans doute un des domaines où la tension est la plus vive entre le régime islamique, soucieux de la séparation des sexes, de la discipline et de la bienséance prude, et la « société civile » urbaine plus ouverte aux modes de vie occidentaux.

Les rituels de *moharram* tels qu'ils sont pratiqués par les jeunes dans les grandes villes d'Iran témoignent aussi de cette quête de modernité. L'évocation du drame de Karbala suscite une sincère affliction chez ces jeunes mais ils l'expriment à travers des attitudes et des moyens nouveaux : le matériel utilisé, la retransmission du rituel sur un écran géant, les manifestations juvéniles torse nu, qui rappellent celles des jeunes supporters dans les stades de football européen ou encore des adeptes de rave parties, le chantre s'apparentant à un DJ spectaculaire. Tout cela emprunte à une culture mondialisée, et parfois *underground*.

Ces exemples, parmi bien d'autres, montrent la complexité des manières d'être dans le monde iranien tiraillé entre modèles nationaux, religieux et mondiaux.

Références

Adelkhah, F. (1998), *Être moderne en Iran*, Paris, Karthala.

Barth, F. (1964), *Nomads of South Persia: The Basseri Tribe of the Khamseh Confederacy*, Oslo, Universitetes etnografisk Museum.

Bazin, M. (1980), *Le Tâlech. Une région ethnique dans le nord de l'Iran*, Paris, ADPF.

Bromberger, C. (1980), «Islam et Révolution en Iran: quelques pistes pour une lecture», *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée* (numéro spécial « Islam et politique »), vol.29, p.109-130. <https://doi.org/10.3406/remmm.1980.1876>

Bromberger, C. (2013), *Un autre Iran. Un ethnologue au Gilân*, Paris, Armand Colin.

Devictor, A. (2004), *Politique du cinéma iranien de l'âyatollâh Khomeyni au président Khâtami*, Paris, CNRS Éditions. <https://doi.org/10.4000/books.editions-cnrs.1820>

Devictor, A. (2015), *Images, combattants et martyrs. La guerre Iran-Irak vue par le cinéma iranien*, Paris-Téhéran, IFRI, IISM, Karthala. <http://www.karthala.com/terres-et-gens-dislam/3002-images-combattants-et-martyrs-la-guerre-iran-irak-vue-par-le-cinema-iranien-9782811114206.html>

Digard, J.-P. (1982), «Shi'isme et État en Iran». Dans O. Carré (dir.), *L'Islam et l'État dans le monde d'aujourd'hui*, Paris, PUF.

Digard, J.-P. (2018), *Une épopée tribale en Iran. Des origines à la République islamique: les Bakhtyâri*, Paris, CNRS Éditions.

<https://www.cnrseditions.fr/catalogue/sciences-politiques-et-sociologie/une-epopee-tribale-en-iran/>

Digard, J.-P., B. Hourcade et Y. Richard (2007), *L'Iran au XXe siècle entre nationalisme, islam et mondialisation*, Paris, Fayard.

Fischer, M.M.J. (1980), *Iran, from Religious Dispute to Revolution*, Cambridge (Mass.) et Londres, Harvard University Press.

Friedl, E. (1991), *Women of Deh Koh: Lives in an Iranian Village*, Washington (DC), Smithsonian Institution Press.

Garthwaite, G.R. (1983), *Khans and shahs: A documentary analysis of the Bakhtiari in Iran*, Cambridge, Cambridge University Press.

Habibi, M. et B. Hourcade (2005), *Atlas de Téhéran métropole*, Téhéran, Tehran Geographic Information Center.

Khosrokhavar, F. et A. Nikpey (2008), *Avoir vingt ans au pays des ayatollahs*, Paris, Robert Laffont.

Kian-Thiébaud, A. (2002), *Les femmes iraniennes entre islam, État et famille*, Paris, Maisonneuve et Larose.

Kian-Thiébaud, A. et M. Ladier-Fouladi (dir.) (2005), *Famille et mutations socio-politiques*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

<https://doi.org/10.4000/books.editionsmsh.7266>

Lambton, A.K.S. (1953), *Landlord and Peasant in Persia*, Oxford, Oxford University Press.

Massé, H. (1938), *Croyances et coutumes persanes*, Paris, G.-P. Maisonneuve, 2 vol.

Mervin, S. (2007), *Les mondes chiites et l'Iran*, Paris et Beyrouth, Karthala/IFPO.

<https://doi.org/10.3917/kart.mervi.2007.01>

Nadjmabadi, S. (dir.) (2009), *Conceptualizing Iranian Anthropology: Past and Present Perspectives*, Londres, New York et Oxford, Berghahn Books.

Parsapajouh, S. (2016), *Au coeur d'un bidonville iranien. De Zurâbâd à Islamâbâd*, Paris, Karthala et IFRI.

Planhol, X. de (1968), *Les fondements géographiques de l'histoire de l'Islam*, Paris, Fayard.

Riaux, G. (2012), *Ethnicité et nationalisme en Iran. La cause azerbaïdjanaise*, Paris, Karthala. <http://www.karthala.com/meydan/2532-ethnicite-et-nationalisme-en-iran-la-cause-azerbaidjanaise-9782811105556.html>

Richard, Y. (1991), *L'Islam chi'ite: croyances et idéologies*, Paris, Fayard.

Shayegan, D. (1989), *Le regard mutilé. Schizophrénie culturelle: pays traditionnels face à la modernité*, Paris, Albin Michel.

Sherkat, S. (2009), *Zanân, le journal de l'autre Iran*, Paris, CNRS Éditions.

Tapper, R. et J. Thompson (dir.) (2002), *The Nomadic Peoples of Iran*, Londres, Azimut Éditions.

Vieille, P. et F. Khosrokhavar (1990), *Le discours populaire de la Révolution iranienne*, Paris, Contemporanéité, 2 vol.

Vivier-Muresan, A.-S. (2006), *Afzâd. Ethnologie d'un village d'Iran*, Téhéran, Institut français de recherche en Iran.

Wulff, H.E. (1966), *The Traditional Crafts of Persia*, Cambridge (Mass.), M.I.T. Press.